

LES ESPÉRANTS

Tome 1

Stella Flashes

Stella Hashes

Les Espérants

Tome 1

© Stella Hashes, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9490-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Soudain, deux, trois, quatre, onze semaines ont passé, je sais que j'approche de la fin, je suis possédé par un sentiment de vide, comme quelqu'un qui a fini par mettre en mots ce qu'il aurait dû garder pour lui. Mais à présent, je dois aller jusqu'à la dernière phrase, et j'y parviens.

Autrefois, quand je lisais des biographies d'écrivains, je pensais qu'ils essayaient d'enjoliver la profession en disant que « le livre s'écrit, l'écrivain n'est que le dactylographe ». Aujourd'hui je sais que c'est absolument vrai, aucun ne sait pourquoi le courant l'a porté vers une certaine île, et non là où il rêvait d'aborder.

Le zahir, Paulo Coelho

TOUJOURS

ACTE 1

Au-delà des liens du sang existent ceux de l'âme.

Les uns nous tiennent attachés.

Les autres nous tiennent enchaînés.

1

Installée sur une chaise semblable à toutes les autres, j'attendais. De nouveau coincée entre les quatre murs blancs de cette chambre d'hôpital où l'air contenait cette odeur particulière, écœurante, propre aux souffrances pitoyables des hommes. Pourtant, contrairement à mon habitude, je parvenais à la supporter.

Je réussissais même à en faire abstraction comme à espérer qu'elle se réveille en parfaite santé, le teint frais et reposé tel que je me souvenais d'elle. Je rivai mon regard sur visage, et tous mes fichus espoirs s'envolèrent une fois de plus.

À ne plus en douter, la mère de mes jeunes années n'était plus. Cette maladie l'avait rongée jusqu'à l'os pour laisser désormais apparaître, sur ses traits anguleux et secs, le squelette d'un corps à son aurore.

Ses paupières s'ouvrirent, elle pivota légèrement la tête vers moi, fixa mon visage sans afficher la moindre surprise, et sourit légèrement. Comme si elle savait qu'elle me trouverait là jusqu'à la fin.

Assise à patienter au chevet de sa mort.

Alors, je me levai sans bruit, dérangée à l'idée que ce soit l'ultime soubresaut d'une existence devenue trop pénible, et que par mes mouvements trop fluides, dénués de toute difficulté d'exécution, je la précipite de l'autre côté. Histoire de me débarrasser. Histoire de lui montrer une dernière fois qu'effectivement elle n'était qu'humaine, que je n'avais rien d'elle, et qu'elle resterait entre amour et haine, pétrifiée dans mon indifférence pour toujours.

Je répondis à son sourire en m'approchant de son lit, chassai la mort menaçante, et toutes les maudites faiblesses humaines d'un revers de la main.

— Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Bonjour, chérie, dit-elle dans un souffle en se redressant avec peine. Pas trop mal... Et toi ?

— Depuis ce matin, bien. Comme toujours.

— Ce matin ? Il est dix-huit heures, Chaï. Tu ne devrais pas passer autant de temps ici. La Suisse t’attend.

— Elle en a l’habitude, rétorquai-je en posant ma main sur son front. Ce ne sont que quelques heures de route. Plus de fièvre ?

— Non. Pour l’instant.

— Pour longtemps, contrecarrai-je sans renchérir à son soupir. Je vais rester pour le week-end.

— Non... Repars, Chaï. C’est inutile de rester.

— J’y survivrai, maman.

— Ça, je n’en doute pas. Tu as mieux à faire que veiller sur moi. Par exemple ne pas gaspiller ton énergie en vain.

— Tu plaisantes, me gaussai-je. Mon énergie ? Elle est aussi inépuisable que tes incohérences.

— Je peux tout de même m’inquiéter pour toi, non ?

— Mmm... Si tu y tiens, capitulai-je en l’observant tirer sur son oreiller. Veux-tu que je le remonte ? Ce sera plus simple pour toi si tu te relèves un peu plus.

Pas de contestation. Pas d’approbation. Rien. Seul son dos se souleva docilement pour preuve d’acceptation.

Depuis quelques jours, toute volonté de rébellion envers son corps qui rendait peu à peu les armes s’était évaporée. Elle pliait. Abandonnait la partie.

Un renoncement qui me rappela soudainement un passé bien différent. Un passé où elle avait été prête à tous les combats. Même les plus insensés. Combien de fois ceux-ci nous avaient-ils menés vers la confrontation ? Difficile à évaluer.

L’attention fixée sur ses respirations bien trop courtes et nombreuses, je ne réussis pas à les compter. D’ailleurs, pour ne pas mentir, notre unique sujet de discorde, James Kammer, qui me revint en mémoire pour la saturer m’empêcha de faire le calcul sordide.

Ce père qui incarnait le protagoniste de nos scènes de ménage mère-fille parvenait finalement encore et toujours à occuper la totalité de l'espace sans même s'y trouver.

Face à l'évidence, je finis par replacer ses oreillers avec colère, éprouvant au même instant une jubilation certaine quant à le trouver, lui, dans ces draps d'un blanc cadavérique à sa place.

Je me demandai pour quelles stupides raisons elle s'accrochait autant à lui depuis toujours. Quel était le sens caché de cette adoration qui l'avait menée dans cet endroit où elle allait finir sa courte existence. Sans celui que j'avais appelé papa à quelques reprises parce qu'elle y tenait. Que j'avais accepté de garder jusqu'à aujourd'hui dans ma vie puisqu'elle le voulait plus que tout. Et qu'à cette minute, j'étais prête à pardonner parce qu'elle me le demanderait.

Je n'avais aucune envie de pardonner. D'ailleurs, même si j'en avais été tentée, aurais-je été capable de le faire ? Était-ce une de mes composantes psychologiques ? Bien sûr que non.

— Ça va comme ça ? Ce n'est pas trop haut ? Tu n'as pas trop froid ? l'interrogeai-je les lèvres pincées en révisant la position des coussins sur lesquels elle se laissait tomber.

— Chaï... Pour l'amour du ciel, je vais bien. Ça suffit. Mais tu peux me donner un verre d'eau si tu y tiens. J'ai tellement soif en ce moment.

— Donc, tu ne vas pas si bien que ça, décidai-je en attrapant son verre.

— Mieux que tu le perçois.

— Il n'y a pas d'erreurs dans mes analyses, maman.

— Tu es vraiment... Je crois qu'il n'existe pas plus entêtée que toi. À part ton père.

— Il a dû oublier de s'en servir pour venir te voir, alors, balançai-je en me mordant la langue.

— Ne commence pas, s'il te plaît, me cingla-t-elle. Quand je serai partie... Bientôt, tu n'auras plus que lui.

Et si je n'en voulais pas ? Aucun son ne sortit de ma bouche, néanmoins mon

immense soupir sur la question lui apparut comme une véritable litanie. Elle me dévisagea avec un air réprobateur et je me sentis de nouveau telle une ingrate qui ne sait manifester aucune gratitude envers le patriarche de la famille. Ce présent inestimable que la vie offre sans rien demander en retour. Même s'il s'agissait de mon point de vue d'un superbe cadeau empoisonné.

À en goûter la saveur sur ma langue, ma rage amplifia et se mélangea à ma rancœur tandis que je remplissais son verre vide d'une eau fraîche. Je dus choisir avant que tout ne déborde. Avaler, ou recommencer à déverser ma hargne.

— Je suis désolée, murmurai-je en lui proposant son verre qu'elle repoussa doucement de la main. Franchement, je ne vois pas ce qui pourrait me pousser à le réclamer. Nous nous sommes toujours très bien débrouillées toutes les deux. Nous avons vécu sans lui la plupart du temps. Ce temps qu'il garde précieusement pour lui depuis le début, d'ailleurs. Ne me fais pas son éloge. Je n'ai vraiment pas besoin de t'entendre le défendre encore une fois.

— Il était là, Chaï, contesta-t-elle. Toujours. Même si tu ne le voyais pas, il était là.

— Où ? Où ça ? Ça fait quinze jours que tu souffres dans cette chambre et il n'a même pas été fichu d'y mettre les pieds une seule fois ! m'emportai-je en m'éloignant à l'autre bout de la pièce pour tenter de ne pas perdre ce maudit contrôle qui ne tenait plus qu'à un fil. Pourtant, je l'ai appelé ! Alors, ne me dis pas qu'il est là ! Ce serait une excellente idée de ne pas me pousser à bout !

— Tu ne peux plus rien contre moi. Mourir aujourd'hui ou demain, quelle importance ?

— Je ne te veux aucun mal, enfin !

— Si tu lui en fais...

Tu m'en fais. Même avec des mots. Voilà la fin de la phrase qu'elle se refusa à prononcer et qui récolta un de mes grognements d'incompréhensions.

— Je te l'assure, Chaï, il était là avec moi, insista-t-elle. Que tu l'acceptes ou non. Le soir de mon admission, il m'a amenée jusqu'ici et il y est resté. Chaque jour qui passe, il reste un peu avec moi puis s'en va. Il te sent simplement arriver. Dois-je réellement t'expliquer ça ?

Je stoppai mes pas, figée par l'information inattendue, de nouveau agacée qu'elle ne m'en ait pas informée avant, vexée par sa volonté de... de quoi ? De me blesser, moi ? De me tenir éloignée de lui davantage ? D'éviter une ultime confrontation entre nous ?

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? ... Maman, pourquoi ? ... D'accord. Tu ne veux pas que l'on parle de lui, c'est ça ? Je ne vais pas t'en blâmer, ne t'en fais pas. C'est le sujet le plus détestable qui puisse exister, lâchai-je sur une expiration usée. Je ne m'y ferai jamais. C'est...

— Rien n'est aussi simple, Chaï.

— Eh bien moi, je trouve ça pourtant élémentaire à comprendre. Enfin, non. Je devrais plutôt dire que je ne comprendrai jamais. Tu ne veux pas que je le déteste et tu me caches tout ce qui pourrait faire que mon opinion sur lui change un tant soit peu. J'en ai plus que marre, maman. Explique-moi pourquoi tout est si compliqué avec lui ?

Comment ne pas sombrer dans la fureur ? J'avais de plus en plus de mal à ne pas dominer la situation par le seul moyen primitif et brutaux qui me venait à l'esprit. Agitation qui la propulsa instantanément dans un silence ô combien familier. La stratégie de fuite habituelle.

Pourtant, des réponses m'étaient nécessaires. La fin d'une époque s'annonçait. Mon existence ne serait plus jamais la même. Il ne me resterait plus que lui, effectivement.

Lui et son omnipotence qui annulait la mienne depuis toujours...

Sur le constat, une autre question surgit sournoisement.

Et si elle l'aimait réellement davantage que moi ?

Après tout, une bonne partie de mon avenir reposait sur cette interrogation. J'imaginai ainsi le oui qui pourrait m'aider à la détester et à continuer plus facilement sans elle. Et le non, que j'espérai ensuite et qui déclencha mes enjambées imprécises et silencieuses à travers la chambre.

Haïr de ne pas être aimée suffisamment ou souffrir d'être trop aimée ? Je ne savais vraiment plus quel supplice choisir.

— Tu peux tout me demander, Chaï. Si tu veux que je te parle de lui, je le